

DISCOURS
LÙ
DANS L'ASSEMBLÉE
PUBLIQUE
DE
L'ACADEMIE DES
SCIENCES
DE BAVIERE

tenüe à Munich

LE 13. OCTOBRE, 1762.

PAR

Von der Kreisbibliothek Regensburg

MONS. LE CHEVALIER
DU BUAT

DIRECTEUR DE LA CLASSE D'HISTOIRE.

Bav.

1162.



Vous venez de couronner, Messieurs, un Ouvrage, dont le mérite est au dessus des éloges, que j'en pourrois faire, puisqu'il a fixé vos suffrages. L'auteur a traité avec ordre, avec force & précision une question, qui paroissoit ne devoir plus être proposée, & dont il n'a pas en effet donné une solution, qui fût nouvelle pour vous. Vous vous êtes souvenus, que la premiere de vos Assemblées fut marquée par la lecture d'un memoire, qui fraïoit la route, qu'il a suivie: Mais Vous avez supposé, que ce memoire, qui n'est pas encore sorti de Votre depôt, n'avoit pû parvenir à la

connoissance de l'auteur, que Vous couronnés & Vous lui avés fû gré d'une découverte, dont il peut avoir tout le mérite. Il l'a du moins aux yeux du public, & c'est une des raisons, qui Vous a déterminés à récompenser publiquement son travail.

Peut-être cette équité rigoureuse, & l'émulation, qu'elle doit produire, feront naître à quelques uns de vos concitoyens le desir & l'esperance de faire mieux, que lui, de chercher des preuves plus decisives, qui lui ont échappé, ou de renverser le Systême, qu'il a embrassé, en mettant au jour des monumens inconnus jusqu'à présent, & en opposant ainsi la verité à la vraisemblance, qui n'est pas toujours sa compagne fidele.

Me fera-t-il permis d'exhorter à cette entreprise courageuse ces hommes, qui doivent leur état, le loisir, & l'aisance, dont ils jouissent, à la liberalité de cette maison, dont nous recherchons l'origine, ces citoyens, car on ne cesse jamais de l'être, quelque engagement, que l'on puisse contracter, ces citoyens, dis-je, dont les devoirs d'un certain ordre envers la Société sont d'autant plus grands, d'autant plus indispensables, qu'elle les a dechargés d'un plus grand nombre

nombre

nombre d'autres devoirs, & de tous les soins, qui accablent souvent leurs concitoyens.

Ils nous doivent, ces hommes privilégiés, tout ce, qui peut être le fruit d'un travail assidu, que rien n'interrompt, de meditations profondes, que rien ne distrait, & d'efforts réunis, que l'union, dans laquelle ils vivent, les met en état d'employer avec plus de succès, que ne peuvent le faire ceux, que nulle liaison essentielle, nulle autorité absolue n'attache entr'eux d'une manière invariable.

Mais des Recherches de cette nature sont elles dignes de leurs veilles? sont elles dignes des nôtres?

De quelle utilité peuvent être ces excursions pénibles dans une antiquité aussi reculée?

Quand le succès en seroit certain, pourroit-on espérer, qu'il influât jamais sur le bonheur des hommes, & sur la prospérité des Etats?

Je me suis souvent fait à moi même cette objection, souvent la plume m'est tombée de la main, & je ne l'aurois peut-être pas reprise, si un loisir, quelque fois pénible, ne m'avoit pas permis de concilier des études d'un autre genre avec celles, que j'étois tenté de me reprocher.



J'ai quelques fois pensé, que l'histoire devroit être étudiée & peut-être écrite dans un sens contraire à celui, dans lequel on l'étudie & on l'écrit.

Ne feroit-il pas plus naturel de commencer par apprendre l'histoire de son tems, de passer ensuite à l'âge, qui a précédé celui, dans lequel nous vivons, & ainsi, d'âge en âge, de remonter jusqu'aux tems les plus reculés?

S'il est impossible d'écrire ainsi l'histoire, de quoi je ne suis pas convaincu, cette methode devroit, ce me semble, être préférée par ceux, qui veulent l'étudier à fond, & plus encore par ceux, qui ne lui consacrent, qu'un tems très-court, & une application superficielle & peu suivie.

L'histoire du siècle, dans lequel nous vivons, & de celui, qui l'a précédé, mérite certainement toute sorte de préférence. Il est honteux & souvent très nuisible de l'ignorer. Nous apporterions à cette étude nos forces entieres, nous prendrions pour elle ce goût, que laissent les premieres inclinations, & ce goût fondé sur une utilité réelle, fortifié par le plaisir, que nous aurions de faire connoissance avec nos contemporains &

avec

avec leurs peres, pourroit devenir beaucoup plus fort, que celui, que nous conservons assés inutilement pour l'histoire greque & romaine.

Si d'autres occupations ou la dissipation nous arracheroient à cette étude, nous ignorerions à la verité toute l'histoire ancienne, mais nous saurions du moins ce, qu'il est vraiment utile de savoir.

Tel ne possederait, que l'histoire du siècle présent, tel autre connoîtroit deux, trois, ou quatre siècles, & ne remonteroit jamais plus loin.

Ceux, que leur penchant porteroit à se faire un amusement de cette etude, ou à qui leur état en feroit un devoir, n'acheteroient le droit de pénétrer dans le sanctuaire de l'antiquité, que par une connoissance profonde de tout ce, qui la separe du tems, où nous vivons.

On ne verroit point des citoyens, estimables d'ailleurs, après avoir passé leur jeunesse avec les Grecs, les Romains, les Carthaginois, & les Egyptiens, achever le reste de leur vie avec des hommes, dont ils ne connoissent pas les Peres, sous des Princes, dont ils ignorent les ayeux & les alliances, dans
des

des affaires , dont l'origine & les progrès sont un mystere pour eux. Ce seroit surtout la marque certaine de la plus mauvaise éducation d'ignorer l'histoire de son pays, comme aujourd'hui c'en est une de n'avoir aucune teinture de l'antiquité.

Après avoir rendu cet hommage à la superiorité de l'histoire moderne sur l'histoire ancienne , après avoir reconnu , que celle-là mérite toute sorte de préférence sur celle-ci , qu'il me soit permis de défendre une cause, qui est la mienne, & de vous rendre compte en même tems d'un travail, que j'ai entrepris & presque achevé sous vos yeux.

On peut diviser en trois parties l'histoire ancienne, & séparer en trois classes les recherches, qui y ont rapport.

Dans la premiere partie & dans la premiere classe je comprends les recherches sur l'origine des nations actuellement existantes.

Je range dans la seconde l'histoire & l'origine des peuples, qui n'existent plus, ou dont la fortune a tellement changé, qu'ils ne sont plus reconnoissables.

En fin la troisieme consiste dans l'étude des genealogies , & dans les recherches sur l'origine des
Maisons,

Maisons, qui ont rempli les differens trônes de l'Europe.

Je ne fais point une classe particuliere du même genre de recherches relativement aux autres parties du monde, & aux Maisons, qui ont regné sur les nations éteintes depuis longtems. Ou ces recherches font partie de celles, qu'on peut faire sur les grandes nations, ou elles sont absolument frivoles & inutiles.

Ces trois genres d'étude vont faire l'objet de mes réflexions. Je vais tâcher d'en prouver l'utilité, & je justifierai en même temps l'emploi, que j'ai fait quelque fois de mon loisir, & dont je me suis proposé de Vous rendre compte.

De quelle utilité peuvent être pour le bonheur des hommes des recherches, dont le succès, s'il est complet, se borne à éclaircir un point d'histoire, qui a pû rester enseveli pendant plusieurs siècles dans l'obscurité la plus profonde, sans que ni le genre humain, ni les peuples, qu'il interesse plus particulièrement, en ayant été moins heureux, qui ne conduit à aucune verité pratique, qui n'établit aucun droit, qui ne détruit aucun préjugé nuisible.



Je prie les Censeurs trop-rigides, qui tiennent ce langage, de considerer, que ceux, qui s'appliquent à l'étude de l'histoire, sont des hommes, & que, si leur travail peut être utile à beaucoup d'égards, il doit leur faire pardonner deux foibleesses attachées à la nature humaine, l'enthousiasme & l'insatiabilité.

Que ceux-là nous jettent la premiere pierre, qui, ayant un goût décidé pour quelque étude, que ce soit, n'ont jamais enfreint cette loi rigoureuse, qu'ils veulent nous imposer, qui n'ont jamais pris plaisir à une découverte sterile, & qui n'avoit d'autre mérite, que celui de la singularité.

Mais, diront-ils, en quel genre peut-on assûrer, qu'une découverte sterile en apparence, le sera toujours? Une autre découverte, rapprochée de celle-là, ne peut-elle pas la rendre feconde? Dans la géométrie, dans la mécanique, dans la Chymie, dans l'histoire naturelle, tout se tient par des noeuds secrets & souvent très compliqués. Ce, qui n'est en apparence, que de pure curiosité, peut souvent être un pas de plus vers le dénoûement.

Je ne fais, si cette réponse ne pourroit pas être contredite dans les détails, & il me semble, que de
l'aveu



l'aveu même de ceux, qui s'appliquent aux sciences, dont l'utilité est le plus généralement reconnue, ils se permettent souvent des recherches, & se félicitent quelque fois de découvertes ingénieuses, qui sont elles-mêmes leur terme. C'est un plaisir de leur état, on ne doit point le leur envier, on doit même le partager avec eux, il fait une grande partie de leur récompense.

Mais je demande la même grace pour ceux, qui s'appliquent à l'étude de l'histoire, & il y auroit de l'injustice à me la refuser, si on m'accorde, que l'histoire peut être de quelque utilité pour le genre humain.

Ceux-là ne me la refuseront certainement pas, qui, sans rien ajouter aux différens corps d'histoire, qu'ont rassemblés nos devanciers, ont choisi ce genre d'étude, pour en remplir le vuide de leurs occupations, ou en tirer les instructions, que fournissent moins sûrement tous ces traités de morale & de politique, qui ne contiennent, que de systèmes toujours imparfaits & souvent très-vicieux.

Ces hommes éclairés partagent à la vérité l'enthousiasme des historiens, mais ils méritent bien, qu'on fasse quelques efforts pour contenter leur curiosité.



Ils savent, que le tems présent est le terme nécessaire de l'histoire, ils savent encore, qu'elle a de justes bornes, qu'il n'est pas permis de franchir, qu'en voulant la grossir des details, qui ne sont point liés avec les grands événemens, qui ne peignent point les mœurs générales, qui n'apprennent, que des faits isolés, on l'enfleroit, & on la défigureroit, mais qu'on ne la rendroit ni plus utile, ni plus intéressante.

Ils ne voyent donc, qu'un côté, par le quel on puisse étendre ses limites, & lorsqu'un historien n'a pas remonté aussi loin, qu'il est possible, ils s'indignent contre sa négligence, & lui demandent compte du plaisir, qu'il leur a dérobé, & de la lumière, qu'il leur a refusée.

Mais ce sentiment n'est, que pour ceux, qui par une lecture attentive & une étude suivie se sont approprié les connoissances, dont on leur a ouvert le théâtre, & pour qui tous les siècles, éclairés par le flambeau de l'histoire, sont aussi lumineux, qu'ils l'ont été pour les auteurs, qui y ont porté ce flambeau.

Les autres, qui, au de là d'un espace étroit, ne voyent, qu'une épaisse obscurité, souffrent impatiemment, qu'on augmente leur ignorance par des découvertes,



vertes, dont ils sont très éloignés de sentir le mérite; il leur semble, qu'on ajoute des ténèbres nouvelles à celles, dont ils étoient déjà environnés, ils déclament contre un travail, dont l'inutilité leur parôit évidente, & ne sentent pas, que l'envie seule les inspire, & qu'en blâmant ce, qu'ils ne connoissent pas, ils condamnent au moins des plaisirs innocens, mais qui ne sont pas faits pour eux.

J'ai supposé jusqu'ici, que le reproche d'inutilité étoit fondé, & je crois avoir obtenu grace auprès des personnes sensées pour un amusement, qui seroit louable & digne de l'homme, quand il n'auroit d'autre utilité, que celle de lui épargner de l'ennui, & de charmer son inquiétude naturelle.

Mais il s'en faut beaucoup, Messieurs, que votre cause en soit reduite à ce point, & je la trahirois, si je m'en tenois à l'apologie, que je viens de faire de vos travaux.

S'il faut y mettre des bornes, si l'on doit proscrire l'antiquité, je demande à ceux, qui ont prononcé cet arrêt rigoureux, qu'ils nous apprennent, où doivent être placées ces bornes, qu'ils nous tracent cette nouvelle ligne de démarcation, & qu'ils nous di-



sont avec la même confiance, avec laquelle ils ont prononcé jusqu'ici; de ce côté est le champ fertile, qu'il est bon de cultiver; cette region est accessible aux rayons du soleil, qui l'éclairent, & qui l'échauffent, de cet autre côté est un pays ingrat, qui se refuse à l'industrie humaine, une contrée, que couvrent d'épaisses ténébres, qu'aucune lumière ne peut dissiper.

Quelle, que soit la hardiesse de ceux, qui condamnent vaguement ce, qu'ils connoissent de même, je doute, qu'ils entreprennent de tracer les limites, dans lesquelles ils voudroient nous contenir, & si quelqu'un d'entr'eux formoit cette entreprise de bonne foi, & y apportoit les talens nécessaires, il y a beaucoup d'apparence, que ce terme, qu'il auroit crû très-peu éloigné, reculeroit avec celui de ses connoissances, & qu'il finiroit par reconnoître, qu'on ne peut le trouver, qu'où se perdent toutes les traces de l'antiquité.

Mais à ces raisons générales, qui doivent empêcher les personnes sensées de condamner nos recherches, il est tems, que je joigne celles, qui en font voir l'utilité & la nécessité.

Entre les peuples, qui habitent aujourd'hui l'Europe, & qui composent ses différens états, les uns forment de tems immémorial une nation particuliere, une société parfaite & sans mélange, qui a toujours subsisté indépendamment du territoire, qu'elle occupe; les autres sont un composé de deux ou de plusieurs nations distinctes, qui se sont confondues par l'occupation successive d'un même territoire; quelques-uns enfin ne sont devenus un peuple, une société, un état, que, parce, que faisant partie d'une ou de plusieurs nations, la possession d'un même territoire a seule rapproché les individus, qui les compose, & qu'après cette union successive, &, pour ainsi dire, fortuite, le pays, qu'ils occupent, a été séparé d'un empire plus étendu, ou s'est trouvé soumis à un gouvernement indépendant & isolé.

D'après cette division & ces definitions il est aisé de voir, que les peuples de la troisieme classe n'ont point d'antiquités, qui leur soient propres, qu'elles se confondent avec celles des grandes nations, dont ils sont des démembrements, ou ne different point de celles, que peut fournir le sol, qu'ils habitent. Leur histoire ancienne ne peut remonter au de là de leur
forma-



formation, la reprendre de plus loin; ce seroit commencer la description d'un individu par celle du genre & de toutes ses espèces. Presque tous les peuples, qui habitent aujourd'hui la contrée, qui fut le centre de l'Empire romain, doivent être rangés dans cette classe. Ils en sont dédommagés en quelque sorte par ce, que j'ai appelé les antiquités du sol. Nulle autre contrée en Europe ne peut entrer à cet égard en comparaison avec celle-là.

Les peuples de la seconde classe, ceux, qui se sont formés par le concours de plusieurs nations, ont en quelque sorte avec excès ce, qui manque à ceux, dont je viens de parler. Leur histoire, qui est unique depuis la réunion, lorsqu'on la fait remonter aux tems, qui l'ont précédée, se partage, pour ainsi dire, en plusieurs rameaux, dont chacun demande à être suivi séparément.

Les peuples du premier ordre sont en petit nombre. Il en existe pourtant quelques-uns en Europe, & je crois, qu'on peut compter dans ce nombre celui, qui a donné son nom à cette contrée.

J'en ai douté autrefois, par ce, qu'il me paroif-
soit bien étrange, qu'une tribu celtique, sortie des
Gaules

Gaules plusieurs siècles avant notre être, eût toujours formé depuis ce tems-là une société distincte, & eût conservé son nom au milieu des révolutions sans nombre, qu'elle a dû éprouver. J'étois surtout effrayé d'un vuide de plus de cinq siècles, que ses historiens ont laissé entre ses antiquités & son histoire moderne, & je ne trouvois pas, de quoi me rassûrer suffisamment dans la ressemblance de son nom moderne avec celui, sous lequel elle fut autre fois également célèbre & puissante.

Le séjour, que j'ai eu le bonheur de faire parmi Vous, Messieurs, l'ancienne Amitié, qui unit cette nation avec celle, à qui j'appartiens, ma reconnoissance pour les bontés, dont j'ai été comblé par l'Auguste Protecteur de cette Académie, tant de motifs réunis avoient déjà excité ma curiosité; l'honneur, que Vous m'avez fait de m'associer à vos travaux, me déterminâ enfin, il y a près de trois ans, à étudier votre histoire, & je ne tardai pas, si-non à faire disparoître tous mes doutes, au moins à trouver des preuves très capables de m'affermir dans l'opinion la plus généralement reçue sur l'origine de cette nation.



Quelques dissertations écrites dans une des langues, dont vos statuts autorisoient l'usage, & que je me propoisois de Vous présenter, furent le premier fruit de mon travail & de mes réflexions. Elles étoient à-peine finies, que je me vis obligé de les traduire dans ma langue pour me conformer aux désirs d'un Prince, qui commande, lorsqu'il paroît prier, & que les hommes, qui ont un coeur digne du sien, servent avec zèle, sans jamais savoir, si la complaisance ou l'obéissance, l'amitié ou le respect, sont la regle de leurs actions.

Engagé dans ce nouveau travail, je ne remplis pas long-tems la tâche de traducteur. Presqu'à chaque page je trouvois quelque obscurité, qu'il falloit dissiper, quelque omission, qu'il falloit faire disparoître, ou par la découverte d'une vérité, ou par une conjecture. Je parvins cependant à rediger en douze livres d'une médiocre longueur toutes les antiquités nationales des Bavarois jusqu'au regne de Charles-magne.

J'interromprai ici, Messieurs, le compte, que j'ai commencé à Vous rendre de mon travail, pour faire en peu de mots l'apologie de ce, qui en a été l'objet.

Quand



Quand je vois l'histoire ancienne d'une nation grossie de tout ce, qui ne lui appartient pas, sous le prétexte mendié de quelques rapports éloignés, & que cependant je perds le fil des événemens, qui lui appartiennent véritablement, je me demande à moi-même, s'il n'y a donc point de tribunal, devant lequel on puisse citer ces brigands, qui dépouillent tous les peuples, qu'ils rencontrent, pour surcharger celui, qu'ils favorisent, de richesses étrangères.

Lorsqu'au - contraire je vois un historien, qui réduit les annales d'une nation à une nomenclature sèche & ennuyeuse de quelques Princes, qu'il ne fait paroître sur la scène, que pour montrer leur nudité, & qui ne joint à un catalogue décharné, qu'un petit nombre de faits peu intéressans & souvent très étrangers à l'objet, qu'on doit se proposer en écrivant l'histoire, je suis tenté de ne voir dans un pareil ouvrage, qu'une ironie perpétuelle ou un long apologue, dont la morale se réduit à nous apprendre, que tout est vanité, qu'en vain tant de Princes ont gouverné un grand peuple, que plus inutilement encore ils se sont signalés par de grands exploits, qu'il ne reste, que le nom de ceux, qui ont été les moins mal-traités, que,



pour les autres, leur nom même est péri avec eux. Un Amateur des lettres conclurtit encore d'un pareil apologue, qu'en vain un Prince est avide de gloire, & fait tous ses efforts, pour faire parvenir son nom jusqu'à la postérité la plus reculée, s'il ne protège encore les lettres, qui seules peuvent lui procurer cet avantage. Mais si tel est le seul fruit, que nous devons tirer de l'histoire ancienne des peuples modernes, abandonnons ce travail ingrat, & proscrivons à-jamais une curiosité malheureuse.

Mais avant de quitter ce gros volume, qui nous promettoit l'histoire d'une nation, voyons encore, comment donc il s'est grossi sous la plume aride de son auteur. Apparemment cette époque, qui remplit plusieurs pages, a été marquée par des événemens, qui peignent la nation ou son Prince, dont le recit peut instruire les hommes, & les rendre ou plus justes & en même tems plus heureux. Ce n'est point cela. Quatre ou cinq auteurs ont écrit avec chaleur sur une difficulté généalogique; l'historien s'est rendu leur rapporteur; il a exposé leurs raisons, & a laissé à ses lecteurs la liberté de prononcer.

Eh!

Eh! qu'importe à ceux, qui lisent un abrégé, que tel ou tel écrivain ait avancé une conjecture absurde ou vraisemblable, s'il y en a une plus vraisemblable encore, à laquelle on pouvoit s'en tenir? Qu'importe, que deux ou trois dissertateurs aient employé des raisons bonnes, ou mauvaises, pour soutenir une bonne ou une mauvaise cause? Supprimez ce vain étalage d'une érudition sans jugement. Ces dissertateurs laborieux ont travaillé pour Vous; Vous avés dû travailler pour le public, qui ne veut rien avoir à démêler avec eux. Présentés le résultat de leur travail; prenez sur Vous de choisir l'opinion, que Vous croyez la meilleure, & que Votre ouvrage ne soit point un cours de scepticisme, un composé de discussions pésantes & pédantesques.

Il a été utile de ne pas dégoûter le lecteur; il a pû être utile, que des hommes laborieux fixassent toute leur attention sur un point d'histoire, parce, qu'ils ont pû trouver ce, qu'ils ne cherchoient pas, & beaucoup mieux, qu'ils ne cherchoient. Vous deviez profiter de leur travail, sans avoir égard à leur intention; Vous deviez nous enrichir de leurs dépouilles, sans nous faire partager la peine, que Vous avez eue à les leur enlever.



Nous cherchons chès Vous la nation, dont Votre ouvrage porte le nom; nous y cherchons ses mœurs, son génie, ses arts, ses fautes, son ignorance même; nous voulons la connoître dans tous ses âges, juger de ce, qu'elle est, de ce, qu'elle peut être, parce, qu'elle a été. Dites nous, quels étoient nos pères, ce, qu'ils pensoient, quels étoient leurs droits, préjugés, quelles fautes ils ont faites, comment ils se sont signalés dans certains tems, ce, qui en d'autres tems les a fait tomber dans la léthargie, & dans l'oubli, à quels dangers ils ont survécu, quels efforts ils ont faits contre la décadence des mœurs, contre les entraves de l'ignorance, contre les bassesses & les fureurs de la superstition, contre les écarts de l'irreligion, contre tous les fléaux enfin des nations & des empires. Que leur histoire instruisse leurs enfans, que leurs malheurs les mettent en garde contre les vices de toute espèce, qui les leur attirerent, que leur courage dans les révers, leur constance dans les travaux, que leur prospérité, qui en fut le fruit, nous animent, nous échauffent, nous élèvent l'ame en même tems, afin qu'en apprenant à nous connoître, nous parvenions à lire dans l'avenir nos destinées, & à les corriger

ou



ou du moins à les retarder, si nous nous appercevons, qu'une pente malheureuse nous conduit à notre perte.

On croit, que le sang, qui coule dans les veines des enfans, y porte avec lui les qualités de leurs pères. Ce préjugé n'est pas sans quelque fondement. Quel père ne s'efforce pas de le croire, & n'épuise pas dans cette opinion une partie de son affection paternelle? Quel est l'homme de bien, qui ne tremble pas pour les enfans d'un père vicieux? & combien souvent n'arrive-t-il pas, que cette crainte n'est, que trop justifiée? Cependant, quel, que soit l'empire des organes sur l'ame, qui les anime, il n'est point tel, les hommes ne se reproduisent pas si parfaitement, quant au Physique, que la ressemblance des organes puisse être la principale cause de celle, qui se trouve souvent entre les différentes générations. C'est l'exemple du père; ce sont ses instructions; les maximes, dont il remplit l'esprit des ses enfans; c'est l'opinion, qu'on leur donne d'une longue suite d'ayeux, à laquelle ils doivent ressembler, & dont la gloire seroit perdue pour eux, s'ils dégénéroient; c'est cette espèce d'engagement, qu'ils ont contracté en héritant d'un nom; c'est-là, dis-je, ce, qui fait revivre les vertus des
ayeux

dans leurs descendans; c'est-là ce, qui réalise, par exemple, la chimère de la noblesse, qui la rend précieuse aux états, & qui sous un même climat, dans un même pays, distingue deux nations différentes, l'une de l'autre, par des vertus & des vices, qui leur sont propres.

On trouve cette régénération de vices & de vertus dans toutes sortes d'états & de professions, il n'y a pas jusqu'aux talens mediocres, qui ne soient assujettis à cet ordre, car les talens supérieurs viennent du ciel.

Pourquoi n'en feroit-il pas de même des nations? pourquoi n'auroient elles pas par les mêmes raisons leur génie & leur caractères propres? Mais ceci n'est point une question. Ce n'en doit plus être une, que l'histoire d'un peuple, écrite, comme elle doit l'être, ne puisse avoir le même effet sur lui, qu'ont communément l'exemple & la gloire d'une longue suite d'ayeux sur ceux, qui en descendent. L'antiquité d'un nom illustre, quelque obscur, que soient devenus avec le tems ceux, qui l'ont porté, n'est pas elle-même sans utilité. Elle fortifie l'engagement, que croit avoir contracté en naissant celui, qui en a hérité. Il voit confusément, qu'il perdrait d'avantage en
s'en

s'en rendant indigne, son cœur s'enfle de toute la suite de ses ayeux, & cette fierté peut être un mal pour celui, qui ne fait pas la tempérer, & pour ceux, qu'elle blesse. C'est un bien réel pour la société; c'est un ressort de plus dans les mains du Souverain, qui peut le plier & ne doit jamais le rompre.

J'ai peut-être trop étendu cette comparaison, mais elle me paroît si juste, que je n'ai pas craint en l'étendant de Vous faire perdre de vue l'objet, qui nous occupe.

Il y a entre les nations les mêmes rapports, qu'entre les hommes. Elles paroissent recommandables par les mêmes endroits. Il est important, qu'une nation s'estime & soit estimée des autres, elle doit avoir en elle-même une confiance, qui élève son courage, elle doit craindre de se déshonorer, il faut, qu'elle se croie capable de tout ce, que peuvent faire les autres nations. C'est encore pour elle un très-grand avantage, de ne pas être par le préjugé au dessous du rang, qu'elle doit tenir dans la grande société du genre humain, de n'être point l'objet du mépris des autres peuples, & que, si des circonstances forcées paroissent un moment l'abbaïsser, en voyant ce, quelle a été,

on pense, qu'elle peut l'être encore, que ses ennemis le craignent, & que ses amis l'espèrent.

Mais, dira-t-on, tout n'est pas glorieux dans l'histoire d'une nation, tout n'est pas digne d'être imité. Je le fais, & j'ose même avancer, qu'il n'en est aucune, qui ne voulût effacer de ses annales plusieurs événemens, qui les défigurent. Mais si ce désir est celui d'un bon citoyen, si un historien peut aussi l'avoir dans le coeur, qu'il se garde bien de céder à la douleur, qu'il a de retracer des tems malheureux. C'est-là, que son courage doit se ranimer, que sa bonne foi doit paroître dans toute sa pureté.

Il est des vices, dont les enfans héritent d'autant moins, qu'ils en ont senti l'inconvenient dans leurs pères. Il est de même des fautes, qu'une nation ne commet plus, uniquement parce, qu'elle les a commises une fois, & qu'elle s'en souvient avec amertume. Adoucir le tableau des malheurs, qui ont suivi une pareille faute, l'excuser, la pallier, c'est ou convertir en poison, ou rendre inutile, un breuvage salutaire par un mélange imprudent.

S'il étoit une nation, qui n'eut jamais fait, que des fautes, dont la conduite eut toujours été méprisable



fable, je voudrois encore, qu'un citoyen zélé écrivît son histoire avec la plus grande exactitude, qu'il mît sous les yeux de ses concitoyens le tableau également hideux & effrayant des fautes & des malheurs de leurs ancêtres, car une pareille nation auroit certainement été malheureuse. Une histoire aussi humiliante n'auroit certainement pas l'avantage de faire respecter la nation, mais elle devroit avoir l'avantage encore plus grand de la corriger, & si elle en étoit avouée, cet aveu annonçeroit un prompt changement, & commenceroit à lui donner une considération, dont elle n'auroit pas encore joui.

Je pourrois ajouter à ces réflexions d'autres remarques, qui mériteroient peut-être quelque attention. Je pourrois dire, qu'on a souvent abusé de l'histoire des nations pour les tromper, & les précipiter dans les plus grands malheurs, que c'est une raison de plus, pour ne pas négliger cette portion des connoissances humaines, puisqu'il n'est pas possible de l'annéantir, afin, que mieux cultivée, plus généralement répandue, elle ne puisse plus devenir un funeste poison, par la méchanceté de ceux, qui seroient tentés d'en faire un usage aussi détestable. Mais je ne dois



poin abuser de votre patience, & il me reste encore beaucoup de choses à dire sur les autres objets, dont je me suis proposé de Vous entretenir.

L'histoire d'une nation peut être comparée à celle d'un seul homme, je conçois, qu'on pourroit conserver une parfaite unité d'action & d'intérêt, si on avoit à parler d'un solitaire, qui auroit passé toute sa vie loin du commerce des hommes. Mais une pareille histoire devroit être fort courte, & feroit, je crois, peu instructive. On ne peut faire connoître un homme, sans donner une juste idée de ceux, avec qui il a vécu. Il en est de même d'une nation, & malheureusement les historiens ne se font, que trop peu, attachés autrefois à peindre les peuples, ils n'ont tracé, que quelques-uns des rapports, qu'ils avoient entr'eux. Lors donc, qu'un historien veut remonter dans l'antiquité, ou il doit se contenter de dire, que la nation, à laquelle il consacre son travail, a existé dans tel & tel tems, ou il faut, qu'il partage presque également son attention entr'elle & les autres nations, avec les quelles elle a eu des rapports quelconques. Il en sentira encore plus la nécessité, s'il se trouve engagé dans la discussion de faits obscurs & dans les preuves de l'existence même de cette nation.

Je



Je me suis trouvé dans ce cas, lorsque j'ai entrepris d'éclaircir vos antiquités; elles étoient tellement liées avec celles d'un nombre infini de peuples différens, qu'elles m'auroient échappé aussi bien, qu'à mes lecteurs, si j'avois voulu écarter toute espèce de digression.

J'éprouvai même dans mes premiers essais la tentation, à la quelle ont succombé tant d'historiens. Tout ce, qui appartenoit à d'autres nations, j'avois envie de l'approprier à celle, dont je m'occupois, à la faveur du voisinage, & à titre de convenance. Je sentis enfin, que dans des recherches de cette nature, les digressions étoient aussi inévitables, que l'impartialité & la justice pouvoient être au dessus de mes forces, & je pris un parti, qui, en me faisant éviter ces deux écueils, m'a peut-être jeté dans des périls plus grands encore.

Je n'avois pû suivre les Bavarois dans tous les pays, qu'ils ont habités, & dans toutes les révolutions qu'ils ont éprouvées, sans parler des autres peuples Celtiques, des Pannoniens, des Illyriens, des Nores, des Marcomans, des Quades, des Suèves, des Vandales, des Daces, des Gètes, des Sarmates, des



Goths, des Hérules, des Gépides, des Alains, des Francs, des Scyres, des Allemands, des Huns, des Avars, des Varnes, des Thuringiens, des Lombards, & de plusieurs autres peuples, qui habiterent autrefois sur le Danube, ou qui le passèrent, pour s'établir sur les ruines de l'Empire Romain. Chacun de ces peuples m'avoit fourni la matière d'une digression dans mon premier plan. Je tranchai la difficulté, &, à commencer au tems de la grande invasion des Goths sous l'empire de Valens, j'entrepris d'écrire l'histoire de tous les peuples Barbares, qui avoient habité sur le Danube.

Jusqu'à cette époque je me bornai à celle des Bavarois. Mon ouvrage étoit dans cet état, lorsque je lui donnai le titre d'Annales du Danube.

Mais je m'appercus bientôt, que j'avois placé un colosse sur une base trop étroite, & le decouragement fit place à l'espérance, que j'avois eue de me voir bientôt au bout de mon entreprise. Cependant mon loisir continuoit; je regardois avec attendrissement cet enfant monstrueux, mais chéri, dont la naissance avoit été annoncée, & que j'allois replonger dans le néant. J'oubliai, que, pour réparer ses défauts, il
falloit



falloit d'autres forces, que les miennes. En-vain je m'objectai, que, pour éviter le premier inconvenient, dans lequel j'étois tombé, il falloit embrasser dans mon plan l'histoire générale de l'Europe Barbare, parceque plus je l'avois étendu, plus s'étoit accrue la nécessité de l'étendre encore davantage. La tendresse paternelle me rendit téméraire, & je n'ose presque avouer, à quel point je l'ai été.

Dès le premier pas, que je fis vers la partie de l'Europe, qui a été pour elle le berceau des arts, je m'apperçus, que toutes les traces de la première propagation du genre humain ne sont point perdues, qu'un désespoir prématuré dans les uns, trop de hardiesse jointe à trop peu de savoir dans les autres, la fureur des systèmes généraux & exclusifs dans quelques uns, avoient décredité l'étude de cette partie de l'antiquité. Je me livrai à des espérances flatteuses, qui me cachotent une partie des difficultés, & en peu de tems je parcourus toute l'Europe, à la clarté de quelques étincelles, que j'avois rassemblées pour me conduire dans cette route nouvelle.

Je crus alors avoir joint l'antiquité la plus reculée aux tems, qu'a éclairés le flambeau de l'histoire. Là
j'aban-



j'abandonnai la Grèce & l'Italie, que tant d'écrivains se sont chargés de faire connoître. Je suivis les autres peuples jusqu'au tems, où ils avoient subi le joug de la Grèce ou de Rome, & enfin j'arrivai au siècle, où cessèrent les accroissemens de l'Empire romain, & où je commençois à n'avoir plus à parler, que des peuples, dont la barbarie & la liberté survecurent à cet Empire.

Mais il n'étoit pas possible, que dans les recherches, aux quelles ce travail m'avoit engagé, je n'eusse souvent occasion de me convaincre, combien étoient imparfaites & même fausses les idées, que je m'étois faites des antiquités de l'Europe. Je rassemblai avec soin tous les témoignages, qui me convainquoient d'erreur & de précipitation, &, retournant encore sur mes pas, je fis de nouveaux efforts, pour recueillir tout ce, qui nous reste des antiquités primitives du genre humain.

Permettés moi, Messieurs, de m'arrêter ici. J'ai eu trop souvent occasion de remarquer, combien ce, qui est vraisemblable, peut être faux; combien la bonne foi & les réflexions sont insuffisantes, quand on n'est pas assuré de savoir tout ce, qui a rapport à la matière, que l'on traite; combien enfin il est aisé de
se

se prévenir en faveur des découvertes, que l'on croit faites. Il m'est, dis-je, arrivé trop souvent de me surprendre dans cette joie prématurée, que donne une fausse lueur, à qui marche dans d'épaisses ténèbres, pour ne pas être devenu plus circonspect, & pour ne pas me réserver le droit de me corriger encore, si ma destinée me réserve un loisir pareil à celui, dont j'ai joui au milieu de Vous. Si j'ai entrevû, qu'il n'y a, qu'un petit intervalle entre les antiquités sacrées, & les antiquités profanes, que les dernières, loin d'être en contradiction avec les premières, fournissent des preuves sans nombre de la vérité de tout ce, que contiennent nos livres saints; si j'ai apperçu le fil des générations, par lesquelles s'est continuée & multipliée l'espèce humaine, depuis le tems, où les historiens sacrés abandonnent tous les autres peuples, pour ne s'occuper, que de celui, dont l'histoire est pour nous la plus importante; si, après avoir secoué le joug, que m'avoient imposé des autorités respectables, j'ai osé m'écarter de plusieurs systemes, qui partagent aujourd'hui les savans, & si ma hardiesse a eu quelque succès; si j'ai trouvé les preuves d'une grande revolution, qui fut postérieure de quelques siècles à la première disper-



sion des hommes, & qui fut suivie d'une autre dispersion presque aussi générale; si par-là j'ai réussi à mettre dans un nouveau jour l'origine de presque tous les peuples de l'Europe, les causes de leur mélange & de la ressemblance frappante, qu'il est aisé de remarquer entr'eux & plusieurs peuples de l'Asie, ressemblance, qui suppose une separation postérieure à la première dispersion des hommes, & à la formation des sociétés; enfin si j'ai été assez heureux pour indiquer les vérités cachées dans la plupart des fables, que les Grecs nous ont transmises, auxquelles leur antiquité donne tant de credit, qu'on explique si mal par les allégories, & qu'on attaque d'une manière si injurieuse à nos maîtres dans les arts, en les taxant de mensonges grossiers & de fictions absurdes; si, dis-je, j'ai rempli tous ces objets; si même je n'en ai traité, qu'une partie avec quelque succès, je n'ai point lieu de regretter les peines, qu'il m'en a coûté; je puis même espérer de n'avoir pas fait un travail inutile: mais je me dois à moi-même la sage précaution de ne pas exposer au grand jour le fruit encore imparfait de mon travail. Je dois cette précaution à l'amour de la vérité, qu'on outrage également, en ne faisant pas, pour la trouver, tous les
les

les efforts, dont on est capable, & en l'exposant foible & désarmée aux assauts des préjugés, de la mauvaise foi, & de l'ignorance.

Je me bornerai donc pour le présent à mettre sous vos yeux le plan de l'ouvrage, qui sera bientôt en état de Vous être présenté, non que je le croye exempt des défauts, qui m'obligent à supprimer le reste de mon travail, mais parceque, renfermé dans les bornes, que l'histoire revendique, la plus grande partie de ce, qu'il contient, est marqué au coin de la certitude historique & que le reste consiste dans des conjectures, que la vérité, qui en est voisine, éclaire d'assés près, pour qu'elles ne doivent pas craindre le grand jour.

Je n'ai pû donner à cet ouvrage d'autre titre, que celui d'Histoire ancienne de l'Europe. Il ne remplit pourtant pas toute l'étendue de ce titre, désqu'on le separe des antiquités de l'Europe, dans les quelles j'ai rassemblé tout ce, qui regarde l'Italie méridionale, l'Espagne, les Gaules, & la Bretagne. J'en ai usé ainsi par deux raisons. La première est, que ce, qui dans l'histoire de ces contrées n'appartient point à l'histoire romaine, ou a une liaison nécessaire avec leurs antiquités, ou se réduit à si peu de chose, qu'il eût été

impossible d'en composer un corps d'histoire. Ma seconde raison a été, que l'histoire ancienne de ces contrées n'appartient, que très imparfaitement à l'histoire ancienne de notre Europe, puisqu'on doit chercher celle-ci dans les seules regions, qu'habiterent les nations, aux quelles font remonter leur origine tous les peuples, qui, après avoir détruit l'Empire romain, & s'être mêlés avec ce, qui restoit des anciens sujets de cet Empire, sont devenus les nations dominantes de cette partie du monde.

Ainsi l'histoire de tous les Gaulois restés dans leur patrie, appartient plutôt aux antiquités de l'Europe, qu'à son histoire ancienne. On peut en dire autant des Espagnols & des Italiens. Il n'en est pas de même des Irlandois & des Ecoissois, mais, comme il m'a paru impossible de lier leurs histoires avec celle du reste de l'Europe, que cette histoire même ne mérite pas ce nom dans tout le cours des siècles, dans lesquels je me suis renfermé, j'ai crû pouvoir aussi reléguer dans les antiquités de l'Europe ce, que j'avois à dire de ces deux nations.

Je n'en ai pas usé de même à l'égard de la Thrace & de l'Illyrie, quoique ces deux regions soient devenues



nues des provinces romaines , comme les Gaules, l'Espagne, & la Bretagne. Leur histoire est étroitement liée avec celle des Barbares, qui conserverent toujours ce nom, elle comprend une suite d'événemens, qui méritent d'être connus, & qui ne sont pas sans liaison entr'eux. Enfin le corps d'histoire, que ces événemens rassemblés composent, eût été déplacé dans les antiquités de l'Europe.

Ces antiquités finissent pour l'Italie méridionale à la fondation de Rome, vraie ou fabuleuse, & pour la Grece au retours des Heraclides, LXXX. ans après la guerre de Troïe, ou même à la migration Jonienne, qui rendit à l'Asie une partie de ses anciens habitans. Mais, comme à ces mêmes époques commencent les tems historiques de la Grèce & de Rome, tout ce, qui les a suivis dans l'une & l'autre de ces Républiques, est étranger à l'histoire des Barbares, qui est précisément le sujet de cet ouvrage.

J'ai fait remonter cette histoire à deux époques également fameuses. La première est la grande émigration des Gaulois, pour l'Occident de l'Europe. La seconde est l'expédition de Darius contre les Scythes, pour l'Orient.



On rapporte la première au regne de Tarquin l'ancien, & dès-lors elle est antérieure à la seconde, ce, qui m'a aussi déterminé à commencer par celle-là, & à conduire l'histoire des Gaulois jusqu'à la prise de Rome avant de parler des Thraces & des Scythes. Je conduis l'histoire de ceux-ci & des Illyriens sans interruption jusqu'au tems, où les Gaulois devinrent le fléau des successeurs d'Alexandre. Arrivé à cette seconde époque, je reprends l'histoire des Gaulois errans au point, où je l'ai laissée, & comme bientôt après elle se trouve confondue avec celle des Thraces, des Illyriens, des Géthes, & des Scythes, la première distinction disparoît entre l'Europe orientale, & l'Europe occidentale, pour faire place à une autre distinction entre les Barbares les plus anciennement connus, & les nations Cimbriques, que remplacent les Germains.

Cette seconde distinction se soutient presque sans alteration, jusqu'au tems de la grande irruption des Goths, avec cette seule difference, que dans le siècle d'Auguste les Illyriens & presque tous les Thraces sortent de mon plan, par la reduction de leur pays sous le joug des Romains, & que d'un autre côté il s'étend de tout le cours du Rhin par la conquête des Gaules.

En-



Enfin j'abandonne presque entièrement les Ostrogoths, les Visigoths, les Vandales, & les Francs, dès qu'ils s'éloignent de cette enceinte, dans laquelle je me suis renfermé, pour aller former de puissans états, dont la destruction appartient à l'histoire de l'Empire d'Orient, ou que leur durée a réservés à l'histoire moderne de l'Europe.

J'ai été longtems indécis sur l'époque, à la quelle je devois terminer cette histoire; il me sembloit d'abord, que je ne pouvois me dispenser d'y faire entrer l'origine & le dernier établissement de tous les peuples, qui habitent aujourd'hui l'Europe & qu'ainsi elle devoit s'étendre jusqu'à l'invasion des Cumans dans la Hongrie, & comprendre la formation des peuples Valaques. Mais en lui donnant cette étendue, il auroit fallu, ou empiéter sur l'histoire moderne, ou rétrécir beaucoup le théâtre des événemens, dont je devois m'occuper. A cette époque trop moderne j'avois voulu substituer celle de l'irruption des Hongrois dans le pays, qui conserve leur nom. Le même inconvénient m'a encore arrêté; & enfin j'ai crû, que le regne de Charles Magne, pouvant avec raison être regardé, comme l'époque la plus fameuse, que l'on trouve dans
l'hi-



l'histoire de l'Europe, depuis la destruction totale de l'Empire romain, c'étoit à ce regne, que devoit finir l'histoire ancienne de l'Europe, & commencer l'histoire moderne de ses différens états, qui pour la plus grande partie sont autant de démembrements de l'Empire Carlovingien. Mais comprendrai-je ce regne fameux dans l'histoire ancienne de l'Europe, à laquelle il paroît appartenir, puisqu'il a précédé la formation des trois grandes monarchies, dont les limites furent tracés pour la première fois par les partages, faits entre les fils de Louis le debonnaire, ou bien laisserai-je ce grand sujet à traiter à ceux, qui écriront l'histoire moderne? C'est, sur quoi je n'ai encore pû me décider. Il me semble pourtant, que, si toute la gloire de ce regne appartient aux Francs, dont je n'ai point entrepris d'écrire l'histoire, on doit laisser aux historiens de France le soin de tracer en grand la sage conduite de ce Prince, & d'indiquer ses conquêtes, & que, si l'histoire de ces conquêtes appartient encore d'avantage aux grands états, qui en furent composés, le partage n'est pas difficile à faire entre ces états, puisqu'un historien de l'Empire germanique s'écarteroit de son sujet, en décrivant en détail les guerres de Charles

Magne

Magne en Italie, & qu'un historien de cette dernière contrée tomberoit dans des digressions également déplacées, en racontant les guerres de Charles le Grand contre les Saxons, les Bavarois, les Esclavons, & les Sarazins. Il est vrai, qu'en terminant mon histoire au commencement de ce regne à-jamais mémorable je retrancherois des antiquités Bavaraises tout le regne de Tassilon. Mais ce regne est lui même assez fameux & assez connu, pour servir de première époque à l'histoire moderne de la Baviere, & même de la Germanie.

Je Vous ai exposé, Messieurs, le plan de l'ouvrage, qui doit paroître sous les auspices de notre Sérénissime Protecteur, & qui a pris naissance dans le sein de cette Académie. Cet exposé seul suffit pour faire juger, combien une exécution de ce plan plus heureuse, que je n'ose l'espérer de mes forces, seroit satisfaisante pour la curiosité, puisqu'outre un nombre prodigieux d'événemens négligés jusqu'ici, elle présenteroit l'origine & la formation de presque tous les Etats, entre lesquels l'Europe se trouve aujourd'hui partagée, ou du moins l'histoire ancienne de tous les peuples, qui l'habitent. On y verroit encore en détail tous les coups portés à l'Empire romain, les causes prochaines

de sa destruction, les entreprises fameuses des Alaric, des Radagaïse, & des Attila, & pour remonter encore plus loin, les révolutions étonnantes, qui bouleversèrent plusieurs fois le Nord & l'Orient de l'Europe, & dont le contrecoup ébranla toujours & renversa enfin l'Empire romain.

Mais est-il possible, que ces grands spectacles ne soient propres, qu'à satisfaire la curiosité? & n'y a-t-il pas beaucoup plus d'apparence, qu'en se familiarisant avec tant de peuples différens, en fixant sa vue sur un si grand nombre d'événemens si variés, en saisissant tant de combinaisons de causes politiques, morales, & physiques, qui toutes ont dû concourir dans ces grandes agitations de l'espèce humaine, on étendra ses idées, on s'accoûtumera à peser, pour ainsi dire, les hommes & les peuples, on se mettra en état de lire plus sûrement dans l'avenir, & de juger mieux du présent?

Il en est des peuples, comme des hommes. Une variété presque infinie les distingue les uns des autres. Il est vrai en un sens, qu'en étudiant un homme, on apprend à les connoître tous. Mais quand Vous connoîtriés tous les individus, qui composent un peuple,
Vous



Vous ne connoîtriés pas pour cela ce peuple, comme formant une société.

Il est à-peine compréhensible, combien cet homme, avec lequel Vous vivez familièrement, Vous paroîtra différent de lui-même au milieu du conseil, dont il est membre, dans la foule de ses concitoyens, sur le champ de bataille, où il devient soldat ou Capitaine. Mais si, mettant ensemble tous les caractères differens, toutes les passions de 20. mille hommes, que Vous connoissez, & qui forment une société, Vous prétendez pouvoir en composer la somme du génie & du caractère de cette société; combien Vous serez loin de votre compte! Vous croirez, que chacun de ces vingt mille hommes Vous a trompé, que chacun d'eux s'est montré tout autre, qu'il n'étoit, & cependant Vous les accuserez injustement de votre erreur.

Mais quelle regle faut il donc suivre dans l'étude des peuples, si elle est si différente de l'étude des hommes? Comment, s'il n'y a point de regle certaine pour les connoître, calculera-t-on les efforts, dont ils sont capables, leur activité, & leur puissance relative? Tiendra-t-on compte dans ce calcul du climat, des alimens, de la nature du pays, de la religion, des



mœurs? N'en doutons point, il faut avoir égard à toutes ces choses, mais l'effet de chacune d'elles est relatif à l'effet des autres; il est encore relatif à un certain caractère national, qui l'augmente ou le diminue, le rend durable ou passager.

On montreroit au doigt un homme, qui s'aviserait aujourd'hui de dire, tel peuple sera malheureux dans ses entreprises, & succombera sous les premiers revers, parce qu'on ne connoit point chez lui l'amour de la patrie; parceque la richesse y tient lieu de toutes les vertus; parceque l'ambition même n'est, que le desir de s'enrichir; parceque la religion n'est, qu'un nom sans réalité; parceque les conditions sont confondues & qu'aucun ordre ne conserve l'esprit, qui lui est propre; parceque la foi conjugale a fait place ou à la débauche, qui énerve & qui avilit l'ame, ou à des engagemens, dont on ne connoit point les bornes, & qu'on ne remplit, qu'aux dépens du bon ordre & du bien public. Si un homme tenoit aujourd'hui ce langage, on le regarderoit, comme un déclamateur, comme un froid moraliste, qui ne fait pas, qu'avec un grand commerce, avec des finances, dont le désordre laisse de grandes ressources, avec une nombreuse



breuse population, & avec de grandes Armées, un état est toujours florissant.

Je veux croire, que la vertu, également bannie de toutes les parties de l'Europe, les a mises toutes au niveau les unes des autres, & que l'Empire romain ne périt autrefois, que parceque la vertu & la liberté s'étoient réfugiées au de là du Rhin & du Danube. Je ne comprends pourtant point encore, comment, sans quelque vertu, il se trouve des milliers d'hommes, qui sacrifient leur fortune, & exposent cent fois leur vie pour défendre leur patrie? comment il se trouve des magistrats intègres, des citoyens malheureux & pourtant fidèles? Mais quand toute vertu seroit bannie de nos climats, il seroit portant beau de voir dans l'histoire des siècles passés, quelle force eut autrefois ce ressort puissant, & combien la richesse de l'état, le nombre des troupes, un peuple immense, furent de foibles ressources contre quelques vertus féroces, qui animoient quelques peuples misérables.

Quand on voit le parallèle, que Tacite faisoit des mœurs de sa patrie avec celles des Germains, on est tenté de croire, que ce politique profond prévoyoit dès-lors, qu'un jour la Germanie détruiroit cet Empi-



re, qui s'accroissoit encore. Si l'on jette ensuite les yeux sur la vie d'Agricola, on croit remarquer, que le gendre de ce grand homme annonçoit à sa patrie, qu'elle pourroit encore se soutenir, tant, qu'elle auroit des hommes-tels, que celui-là, dont la vertu seroit capable de retarder sa ruine. Je conviens en effet, qu'un seul homme peut mettre en défaut tous les calculs de la politique la plus profonde & la plus éclairée. Mais de tels hommes sont rares, & le ciel peut les donner à un peuple vertueux pour le rendre triomphant, comme il les donne quelque fois à une nation vicieuse pour retarder sa ruine.

Au reste, si nous ne trouvons aucun peuple, qui ait réuni toutes les vertus, il seroit peut-être difficile de prouver, que jamais une société ait pû subsister, sans en posséder aucune. Les talens des plus grands hommes auroient été perdus pour une nation aussi dépravée. Le génie le plus vaste, le plus vigoureux, auroit été au milieu d'elle ce, qu'est le plus habile pilote au milieu des calmes de la zone torride, ou dans ces tempêtes affreuses, qui brisent le gouvernail, & ne laissent pas le tems de le réparer. Remarquons cependant, que la vertu de quelques citoyens ne peut sauver un
état,



état , si elle est méprisée par la multitude , & qu'au contraire une seule vertu dominante & nationale suffit souvent , pour rendre un peuple heureux & puissant. Elle est dans la main de celui , qui gouverne le frein & l'aiguillon , dont il peut se servir , pour animer & diriger toutes les passions , pour les rendre toutes utiles à la société.

C'est-là ce , qu'il faut chercher dans l'histoire , & ce , qu'on trouvera toujours entre les causes des grandes révolutions , quelque peu d'attention , que les historiens aient donnée aux détails , dont nous faisons aujourd'hui tant de cas , & qui souvent ne servent , qu'à nous distraire , & à nous faire prendre le change.

Il ne m'est pas possible d'étendre davantage ces réflexions , auxquelles je me suis déjà trop arrêté , je les finirai par une remarque , à laquelle pourra donner lieu la lecture de l'ouvrage , que j'ai l'honneur de Vous annoncer.

Je ne fais , si les haines nationales sont un ressort utile dans la main des souverains ; je doute , que l'orgueil & le mépris , qui les accompagnent presque toujours , procurent au genre humain des avantages , qui égalent l'outrage , qui en rejaillit sur toute l'espèce.

Mais



Mais comme la raison & l'humanité proscrivent également ces sentimens dans les peuples, comme dans les Souverains, c'est travailler, ce me semble, au bonheur des hommes, que de faire tous ses efforts pour les bannir de leurs coeurs. Loin de nous ces conjectures si foibles & si téméraires sur la pluralité des especes humaines ! Une autorité sacrée nous oblige à croire, que nous sommes tous frères, que nous descendons tous d'un père commun.

Peut-être parviendra-t-on à'ajouter des preuves au motif victorieux, que fournit cette autorité. Mais la séparation des familles & des peuples est si éloignée de nous, que leur parenté est à-peine pour nous une raison de regarder tous les hommes, comme ne composant, qu'une seule famille. Cette idée est pourtant si belle, elle est si conforme aux intérêts de l'humanité, elle donne tant de force aux cris, par lesquels elle reclame sans cesse ses droits sacrés !

Comment n'en a-t-on pas fait plus d'usage dans ce grand nombre de traités, qui ont été écrits sur le droit de la nature ? Comment chez des peuples, qui reçoivent les livres saints, n'a-t-on pas déduit de cette parenté les principes des devoirs, qui lient les nations

tions entr'elles, & par quelle fatalité s'est on obstiné à y substituer des hypothèses, qui, toutes plausibles, qu'elles puissent être, sont pourtant arbitraires.

Mais voici un autre remède contre la vanité de certains peuples & ces haines nationales, qui les déshonorent! Ce remède devroit être d'autant plus efficace, que leur histoire les conduit tous jusqu'à la source, où il est facile de le puiser. Il n'est aucune nation en Europe, qui soit restée sans mélange; il n'en est aucune, qui puisse se vanter de n'avoir pas été composée des mêmes peuples, dont fût composée la nation, qu'elle ose mépriser; ou qu'elle se croit en droit de haïr. Le mélange est certain; nous en avons cent preuves sous les yeux; il n'est pas fort éloigné, puisqu'il ne remonte guères au de là du tems, où se formerent les républiques modernes, que même en plusieurs endroits il lui est postérieur. Un habitant du Nord de la France n'est pas assuré de ne pas descendre des anciens Maures d'Afrique; le Galice a des Suabes entre ses habitans; la Bavière a des Bataves, & peut-être des Espagnols; les Pyrenées & le mont Atlas partagent les restes des Vandales; combien de peuples se sont confondus dans l'isle Britannique, dans les Gaules,

en Italie? Je ne finirois pas, si je voulois seulement indiquer toutes les différentes origines, auxquelles peut remonter chacune des nations modernes, & dans cette confusion des peuples, quel est l'homme, qui peut se vanter de descendre des vainqueurs plutôt, que des vaincus, d'une nation fameuse & retoutable plutôt, que de celles, qui furent le jouet de la fortune? Le préjugé est pour le premier ordre dans chaque nation, mais il ne lui donne aucun droit de préférence sur le même ordre dans une autre nation. Concluons de là, que cette parenté, qui commençoit à être si éloignée, se trouve rapprochée en Europe par une alliance beaucoup plus récente, & qu'il n'y a peut être pas un seul homme dans toute cette partie du monde, qui, à raison de son origine, soit en droit de se mettre au dessus d'un autre homme.

Je ne pouvois me rapprocher plus heureusement du dernier point, que je me suis proposé de traiter dans ce discours. C'est après avoir dit, que tous les hommes sont frères, que tous les peuples Européens sont liés les uns aux autres par une étroite parenté, c'est, dis-je, après avoir indiqué ces deux vérités, que je dois parler de ces Familles illustres, qui ont donné des Maîtres à l'Europe. Je



Je n'ai point annoncé dans ce discours le projet téméraire & pernicieux de reduire les hommes à l'égalité. Si j'ai supposé, si même il est aisé de prouver, que chaque société doit être partagée en deux ordres principaux; que la supériorité, le credit, l'élevation des sentimens, les grands devoirs, & les emplois les plus pénibles, doivent être les attributs du premier de ces ordres; que la naissance doit y donner entrée au plus grand nombre de ceux, qui le composent: une suite des principes, sur lesquels est fondée cette vérité, fera, que, si au dessus de ce premier ordre il existe un autre ordre, qui soit, pour ainsi dire, le faîte à la clef de tout l'édifice, dont les droits & les devoirs réunissent & concentrent tout, il convient, que les avantages de la naissance soient joints aux prérogatives, qui rendent sacré & respectable cet ordre éminent ou ce Chef unique de chaque société.

Mais ne parlons ici, que des états monarchiques, dans lesquels la Souveraineté est héréditaire, par-tout ailleurs on doit ignorer ces recherches, qui ne tendent, qu'à prouver, qu'une Famille est au dessus de toutes les autres familles. La pluralité des maîtres, ou le



droit d'élection, doivent faire proscrire ces recherches, & suppléent à leur objet.

Deux remarques suffiront pour en démontrer l'utilité dans les états tels, que celui-ci.

Autant il importe à une nation de n'être pas méprisée par les voisins, autant elle doit désirer, que ses Souverains ne le cèdent à aucun autre Souverain. Il est donc utile, qu'elle travaille à leur procurer l'avantage de pouvoir se comparer à tous les autres Souverains par l'antiquité & illustration de leur race. Cet avantage n'est point chimérique, & tant de Princes nouveaux, qui depuis trois siècles ont cherché à se procurer des alliances illustres, attestent sa réalité.

Les recherches, dont je parle, sont donc utiles en elles-mêmes; elles le sont encore par les découvertes d'un autre genre, auxquelles elles peuvent donner lieu. Il est rare, qu'un écrivain consacre son travail à sa nation, ou à une nation étrangère, il seroit presque sûr de ne trouver ni récompense, ni faveur, ni protection. Il espère tous ces avantages en travaillant pour les chefs des nations; il l'entreprend même d'autant plus volontiers, qu'il est flatté de la grandeur du sujet, qu'il traite, & que son objet est
plus

plus déterminé : mais il est difficile de séparer les Princes de leurs peuples. Il arrivera donc nécessairement, qu'en faisant des recherches sur les uns, on fera des découvertes, qui intéresseront les autres, & qui aideront à perfectionner leur histoire.

Mais ce n'est pas seulement au dehors, que les Chefs d'une nation doivent être considérés & respectés ; il est encore plus essentiel, qu'ils le soient au dedans.

Le Roi des Rois s'est réservé le droit de donner aux peuples, qu'il chérit, des Princes, qui soient dignes du trône par les qualités de l'esprit & du coeur. C'est dans sa colère, qu'il leur donne des Chefs indignes de ce ministère sacré. Mais c'est ajouter à un malheur effroyable un malheur plus grand encore, d'affoiblir les liens indissolubles, qui attachent les sujets à leurs Souverains. Le respect, la soumission, un attachement courageux à celui, qui est le Chef de la société, quelles, que soient ses qualités personnelles, sont les seuls remèdes, que l'on puisse appliquer à ce mal. Ils sauvent le corps, ils en empêchent la dissolution, & le réservent à des tems plus heureux.

Combien n'est-il pas important alors, que le re-



spect & la vénération, que l'on doit à une maison ancienne, illustre, qui n'a point d'égale, qui a donné à la nation un grand nombre de Maîtres, dont le souvenir lui est cher, tienne lieu à celui, qui leur a succédé, des sentimens, que sa personne ne mérite pas? Tout ce, qui peut accroître cette espèce d'illusion, est précieux à l'état. Il faut, qu'on ne voye dans le Prince méchant ou incapable, que le Chef sacré de la Société, le Successeur d'ayeux meilleurs, que lui, le Père d'une postérité, qui dédommagera la nation, le Dépositaire d'une autorité, qui passera un jour en de meilleures mains. Plût au ciel, que nos pères eussent toujours pensé ainsi, combien de scènes tragiques & honteuses ne déshonoreroient pas les annales de plusieurs nations!

C'est donc travailler essentiellement pour le bonheur d'un état, que de mettre dans tout son jour la gloire de la Famille, qui lui donne des Maîtres.

On a vû le royaume le plus florissant de l'Europe sur le penchant de sa ruine, en partie, parce, que dans un tems de troubles la branche regnante s'éteignit, & que l'héritier présomptif de la Couronne étoit éloigné du thrône, que ses ancêtres & lui même avoient eu pendant



pendant longtems des égaux, & qu'il avoit pû avoir des ennemis & des rivaux.

Les Courtenay, qui avoient les mêmes ayeux, ne furent pas même comptés entre les Princes du sang royal, parceque leur origine s'étoit obscurcie dans un état de médiocrité.

Quelle autre raison engagea les Gonzagues, les Medicis, les Farnésés, à rechercher des alliances illustres? pourquoi les Medicis en particulier durent-ils lutter si longtems contre les conjurations? C'est, qu'ils avoient eu des égaux, qui prétendoient l'être encore; C'est, que, pour assûrer leur état, il falloit, qu'ils se missent par leurs alliances au dessus de tous ceux, qu'ils devoient gouverner.

On ne vit tant de révolutions dans le Nord & dans la Bretagne, que parce, que la couronne, errante de Maison en Maison, ne se fixa jamais assez long-tems dans aucune pour la consacrer dans le coeur des peuples, que leur vénération pour une longue suite de Rois ne les engagea point à pardonner à leur Successeur ses défauts & ses vices. Quand les flatteurs d'Auguste, & parmi eux le plus grand des poètes latins, entreprirent de divulguer & d'accréditer la fable,



ble, qui faisoit descendre les Jules de Venus & d'Anchise, la Politique leur dicta ce mensonge officieux & même louable, si jamais le mensonge pouvoit mériter des louanges.

L'Empire Romain perdit tout à l'extinction trop prompte de cette Maison & de toutes celles, qui la remplacèrent. Celle de Constantin, qu'illustroit une révolution chère aux Chrétiens, devenus très nombreux, regna avec autorité jusqu'à son extinction.

Théodose eut le même bonheur, que Constantin; son sang devint le gage assuré de l'Empire, &, malgré les malheurs attachés à ce sang, la source entarit avant, qu'il fût exclu du trône. Mais l'extinction de cette Maison fut le dernier coup, qui renversa l'Empire d'occident.

Il étoit réservé à l'époque, dans laquelle nous vivons, de voir tant de Maisons regner avec éclat pendant un si grand nombre de siècles, & il suffit de jeter un coup d'oeil sur la vaste étendue de l'histoire, pour se convaincre, que cette succession non interrompue d'un grand nombre de Princes du même sang contribue infiniment au bonheur des nations, je ne dis pas en étendant, mais en affermissant l'autorité de leurs Chefs

Chefs par l'amour, le respect, & l'admiration de leurs sujets.

Vous jouïſſez, Messieurs, de cet avantage. Une Maison Illustre regne sur cette nation depuis plusieurs siècles; son origine se perd dans l'antiquité la plus reculée; elle se confond avec celle de la nation; elle a donné des défenseurs à l'Europe, des Chefs à l'Empire, des Rois & des Souverains à un grand nombre de puissants Etats; elle n'a pas produit un seul tyran, & a été féconde en Héros. C'est à Vous, Messieurs, d'augmenter son éclat par vos recherches. Vous tirerez de l'oubli une partie de ses Ayeux; Vous lui rendrez ce, que le tems semble lui avoir fait perdre d'actions éclatantes en tous genres, ou ce, que la jalousie a usurpé sur elle; Vous Vous ferez contre la malignité toujours active un rempart de votre sincérité, d'une bonne foi à toute épreuve. Ne craignés point, en laissant appercevoir des taches dans cette longue suite de Héros, dans ceux même, dont la mémoire Vous est la plus chère, de manquer le but, que Vous Vous proposez. C'est un attentat contre la société, un crime contre Dieu même, dont les Princes sont les Ministres, de blasphémer l'Oint du Seigneur.

H

Vous



Vous détestez ces hommes, qui, toujours avides de la faveur populaire, donnent en secret des conseils pernicioeux & osent se déchaîner en public contre des fautes, dont souvent ils sont les auteurs. Vous gémiriez dans le silence sur le malheur de Votre patrie, si Vous voyiez votre Maître entouré de ces hommes, dont la bouche ne s'ouvre, que pour affliger les peuples, & qui par une audace sacrilège profanent le nom du Prince, qu'ils sont indignes de prononcer. Mais Dieu seul seroit témoin de Votre douleur, & Vous seriez bien éloignés d'élever votre voix, pour apprendre aux peuples ce, qu'ils ne sentiroient, que trop sans Vous. C'est sur le présent, que le silence est un devoir, que la hardiesse pourroit être un crime. Lorsqu'il s'agit du passé, il n'y a de blâmable, que cet esprit satyrique, qui cherche le mal, où il n'est pas, qui grossit les fautes, & ternit par son poison les plus belles actions.

Le regne de la vérité doit commencer pour nous, où finit le regne des hommes. Un historien n'est point un panégyriste; c'est un juge équitable, & même un censeur rigide de tout ce, qui est de son ressort. Il est bon, que les Princes sachent, que l'illusion se
diffi-

dissipera avec eux, que, s'ils sont flattés, & se plaisent à l'être pendant leur vie, le voile tombera à leur mort, & les laissera voir tels, qu'ils auront été.

Le Prince, qui Vous gouverne, approuvera votre fidélité à remettre en son entier au public le dépôt des vérités, que Vous aurez puisés dans le sanctuaire de l'antiquité; & comment ne l'approuveroit-il pas? Son cœur est toujours ouvert à la vérité; il en est altéré; son esprit est fait pour la saisir; & il ne craint point le tribunal redoutable de la postérité. Son nom, déjà cher à la nation par le regne heureux & brillant du premier Maximilien par la grandeur d'ame, la constance héroïque & les talens du Second, ce nom déjà consacré par l'amour & le respect de la nation, le sera encore par les vertus pacifiques du Troisième, par son attention à faire le bonheur de son peuple, par la protection, qu'il accorde aux sciences & aux arts, & dont cette Académie fera un monument éternel. Quelle abondante matière ce regne de la justice & de la paix fournira à nos successeurs! Mais nous l'offenserions, en lui payant le juste tribut de nos louanges. Si son amour
pour

pour la vérité pouvoit avoir des bornes, ce seroit lorsqu'elle lui est avantageuse. Maximilien veut faire le bien; Il s'occupe de son peuple; la bienfaisance fait ses délices: mais il haït de son rang l'éclat, qu'il donne aux bonnes actions; épargnons sa délicatesse: mais dédommageons-nous de la violence, qu'il nous fait, par notre amour, notre respect, & un attachement sans bornes.

